

11. Retrouver le « moi » défini par l'appel du Christ

Quand Jésus corrigea Pierre comme il ne l'avait jamais fait et ne le fera plus, même pas quand il ne comprenait rien ou tout de travers, même pas quand il le reniera, il l'a fait en mettant en évidence une dimension fondamentale de notre relation au Christ, avec le Christ au sommet pascal de sa mission, de sa présence pour nous. Cette dimension, je pense que nous devons l'approfondir, car c'est ici que se décide, que nous décidons librement de suivre le Christ ou non, de lui appartenir ou non, de nous laisser sauver, racheter par lui ou non.

Je l'ai déjà souligné, mais nous devons aller plus loin dans la compréhension : Quand Jésus rabroue Pierre en lui disant : « Passe derrière moi, Satan, tu es pour moi un scandale », il ne lui reproche pas : « Tu es pour moi un scandale parce que tu ne comprends rien, tu es têtue, tu es présomptueux, tu es pécheur, tu es un fouillis de faiblesse et d'incohérence... ». Non. Nous savons que tout cela n'a jamais été un obstacle pour Jésus l'empêchant de réaliser sa mission dans et à travers ses disciples. Tout cela l'a certainement blessé, et parfois il perdait la patience comme cela arrive à tous les parents dans l'éducation de leurs enfants adolescents, mais rien de tout cela a fait ou fait obstacle à la mission rédemptrice du Fils de Dieu. Même le reniement de Pierre, Jésus l'a considéré comme s'il s'agissait d'une bagatelle, d'un incident déjà acquitté, une expérience qui fera même du bien à Pierre car ainsi il apprendra qui il est, la vérité sur lui-même et à quel point sa vie manque de consistance sans Jésus, quand il nie son appartenance à Jésus.

Luc nous rapporte une phrase que Jésus a dite à Pierre pendant la Cène ; cette phrase exprime toute sa tendresse et sa certitude que le dessein du Père se réalisera toujours malgré et à travers la fragilité humaine des disciples : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme le blé. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lc 22,31-32).

Oui, Satan nous passe au crible pour nous répartir en bons et en mauvais, en fidèles et en infidèles, en purs et en impurs, en dignes et en indignes, et souvent il réussit à nous séparer de Jésus plus par l'orgueil que par la fragilité du péché. Jésus sait que Pierre le reniera, qu'il sera faible et fragile. Il le sait d'avance, pour lui c'est un fait acquis. Mais il en parle comme à un enfant qui doit apprendre à marcher : on sait à l'avance qu'il tombera cent fois avant de pouvoir se tenir debout. Jésus n'est pas scandalisé, le reniement de Pierre et des autres n'est pas un obstacle pour lui. C'est lui, le Rédempteur, et lui seul. Mais il rappelle à Pierre que se convertir ne veut pas dire ne jamais avoir été faible et pécheur, mais se reconnaître faible et pécheur et de repartir de la foi, de l'adhésion qui fait confiance au Christ seul, qui s'abandonne au Christ seul. La foi n'est pas une récupération de nos forces, de notre cohérence, mais une grâce, un don de Dieu pour nous ouvrir à la Rédemption, au Salut, à la force qui vient de Dieu, de se redresser, de tenir debout et d'avancer. La foi nous ouvre au mystère de la résurrection que le Père réalise en nous dans le Fils ressuscité par l'œuvre de l'Esprit Saint.

« Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » (Lc 22,32).

La substance de la foi de Pierre, de notre foi, est la foi de Jésus en son Père. Le Christ prie pour nous, pour notre foi, pour notre libre adhésion au mystère qui nous sauve, qui nous rachète, malgré tout. Celui qui se convertit à cela « affermit les frères », c'est-à-dire qu'il aide les frères et sœurs à avoir cette fermeté, cette solidité qui ne s'effondre pas, la stabilité de la foi qui s'abandonne à ce que le Christ demande pour nous à son Père, c'est-à-dire au salut, à la rédemption, à la vie éternelle de communion avec le Christ dans la Trinité.

La conversion n'est pas une « réparation » de nos fragilités et de nos chutes ; c'est l'acte de se confier à nouveau au Christ, au Christ qui se définit lui-même comme confiance totale en son Père.

Ce que Jésus reproche durement à Pierre est, par contre, de ne pas avoir par rapport à Lui, le sens, le sentiment, le jugement des choses de Dieu mais des hommes. Le verbe *phronein*, en latin *sapĕre* ou *sentire* ne veut pas dire comprendre, avoir l'intelligence, être à la hauteur, mais désigne plutôt une attitude du cœur, un sentiment des choses, une intuition de la réalité, une perception du réel qui est déterminée et formée par la foi, une foi dans laquelle l'événement du Christ présent suscite le jugement, la réaction, l'attitude, le discernement, même si l'on ne comprend pas encore.

Ce verbe *phronein* est employé une seule fois dans les Évangiles, là justement où Matthieu et Marc rapportent le reproche que Jésus fait à Pierre. Saint Paul, par contre, l'utilise souvent et dans des passages éloquents. Je pense que cela correspond bien à sa *metanoia*, à la conversion de la pensée et des sentiments que la rencontre avec le Christ pascal a provoquée en lui.

Ces passages dans saint Paul mériteraient d'être approfondis et commentés largement. Je ne peux pas le faire dans ces Chapitres, et je n'en ai pas les connaissances exégétiques nécessaires. Je les énumère dans la note de bas de page pour ceux qui voudraient les méditer.¹ Mais nous pouvons au moins constater ici qu'ils expriment un sens de Dieu, de soi-même et des autres qui est déterminé par l'événement du Christ, qu'ils témoignent d'une mémoire vivante du Christ qui embrasse toute la réalité. Quand saint Paul utilise le terme *phronein*, il désigne un faire mémoire du Christ, et du Christ mort et ressuscité pour nous, qui transforme notre conception et notre rapport à nous-mêmes, aux autres, à Dieu, qui transforme tout cela dans l'acte même d'exercer cette mémoire. Faire mémoire à l'intérieur d'une relation, par exemple, est déjà une nouvelle relation, est déjà une nouvelle relation transformée par l'événement du Christ. Le travail consiste, par conséquent, d'entraîner cette nouvelle conscience qui est le fruit de l'événement du Christ, qui est une conscience de foi, d'une foi actualisée dans toutes les circonstances de la vie. C'est seulement de cette manière, seulement en exerçant ce sens des choses dans lequel l'événement du Christ nous détermine plus que les choses mêmes, plus que nous-mêmes, plus que ce que les autres sont ou ne sont pas, plus que l'intelligence que nous croyons avoir acquise de Dieu, du salut, de notre rapport avec Dieu, seulement de cette manière la nouveauté du Christ peut changer notre vie, et donc le monde.

¹ Rm 8,5; 12,3; 12,16; 14,6; 15,5; 1 Co 13,11; 2 Co, 13,11; Ga 5,10; Ph 1,7; 2,2.5ss; 3,15-16.18-19; 4,2; 4,10; Col 3,2